Médiévales
Langues, Textes, Histoire

53 | automne 2007
La nature en partage

Andrea Giorgi et Stefano Moscadelli, *Costruire una cattedrale. L'Opera di Santa Maria di Siena tra XII e XIV secolo*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 2005, 640 p. (coll. Die Kirchen von Siena, 3).

Didier Boisseuil

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/medievales/4192
DOI : 10.4000/medievales.4192
ISSN : 1777-5892

Éditeur
Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 175-176
ISBN : 978-2-84292-211-5
ISSN : 0751-2708

Référence électronique
Didier Boisseuil, « Andrea Giorgi et Stefano Moscadelli, *Costruire una cattedrale. L'Opera di Santa Maria di Siena tra XII e XIV secolo*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 2005, 640 p. (coll. Die Kirchen von Siena, 3). », *Médiévales* [En ligne], 53 | automne 2007, mis en ligne le 24 avril 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/medievales/4192 ; DOI : https://doi.org/10.4000/medievales.4192

Tous droits réservés

Médiévales 53, automne 2007, p. 175-189

NOTES DE LECTURE

Andrea GIORGI et Stefano MOSCADELLI, *Costruire una cattedrale. L'Opera di Santa Maria di Siena tra XII e XIV secolo*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 2005, 640 p. (coll. Die Kirchen von Siena, 3).

Dans cet ouvrage dense, précis et richement documenté, doté d'un apparat critique exemplaire, Andrea Giorgi et Stefano Moscadelli retracent l'histoire de plusieurs des chantiers entrepris par l'Œuvre de la cathédrale de Sienne (« l'Opera del Duomo »), entre les XIII^e^ et XIV^e^ siècles : l'achèvement de la cathédrale gothique, la construction du baptistère Saint-Jean au chevet de cette dernière, l'ébauche de cathédrale nouvelle (restée inachevée) et la chapelle du Campo. L'enquête éclaire de façon singulière les vestiges de ces édifices – la plupart, toujours visibles – et les découvertes archéologiques les plus récentes [1]. Elle tire son originalité de l'utilisation systématique et pour ainsi dire exhaustive de la documentation archivistique conservée pour cette période et produite non seulement par « l'Opera », mais aussi par la commune de Sienne. Ces fonds, considérables, ont permis l'élaboration de données nombreuses que synthétisent avec efficacité diagrammes et tableaux, et dont les plus significatives ont été intégralement transcrites et publiées dans un fascicule indépendant [2]. Elles sont analysées avec soin et justesse par les auteurs qui ne forcent jamais leurs conclusions et laissent à tout instant au lecteur, dans des notes infra-paginales amples et érudites, le moyen d'embrasser les résultats de leurs dépouillements et de critiquer les résultats de leurs analyses. Trois thèmes sont successivement abordés : d'une part, les réalisations entreprises par « l'Opera » et leurs différents états ; d'autre part, la genèse institutionnelle et le fonctionnement de l'Œuvre, son rôle dans l'organisation des travaux ; enfin, les caractéristiques de la main-d'œuvre et des matériaux employés, leur coût respectif dans le déroulement du chantier. Je ne retiendrai que quelques-uns des nombreux apports de cette remarquable monographie.

En détaillant les différentes phases des chantiers, A.G. et S.M. témoignent non seulement de leur ampleur et de leur progression, mais aussi de leur remarquable continuité, en dépit, parfois, des vicissitudes politiques. Les différentes parties de l'édifice sont marquées par la présence d'artistes ou d'artisans qui révèlent les orientations politiques et les influences artistiques régionales (voire supra-régionales) – notamment celle de Nicola Pisano dont la venue à Sienne à partir de 1259 est étroitement liée à l'adhésion de la cité au parti gibelin.

Ils montrent bien aussi comment le processus d'institutionnalisation du chantier qui date du milieu du XIII^e^ siècle, passe par la constitution d'un patrimoine autonome – distinct de celui du chapitre –, la création d'un embryon d'appareil bureaucratique

1. Sur ces découvertes, voir R. GUERRINI (éd.), *Sotto il Duomo di Siena. Scoperte archeologiche, architettoniche e figurative*, Sienne, 2003.

2. W. HAAS et D. VON WINTERFELD (éd.), *Der Dom S. Maria Assunta. Architektur. Textband*, Munich, Deutscher Kunstverlag, 2006 (coll. Die Kirchen von Siena, 3.1.1.2).

– contrôlé d'abord par l'évêque puis par la Commune – et la formation d'un ensemble d'archives. Dans la seconde moitié du siècle, le choix de moines cisterciens comme « operai » traduit l'influence de la cité, désireuse de confier l'institution à des hommes intègres et compétents, extérieurs aux luttes de partis (comme pour la « Biccherna », l'organisme communal responsable des finances publiques). Ce n'est qu'au début du XIV^e^ siècle que les finances de l'œuvre furent confiées à des laïcs dont l'activité fut largement encadrée par les normes citadines. Le patrimoine acquis ou obtenu dès la fin du Duecento était étroitement lié aux besoins du chantier ; que ce soient les maisons urbaines, la plupart placées aux abords de la cathédrale qui furent démolies pour faciliter l'extension de l'édifice ou servir d'atelier (la « taglia »), de résidence aux ouvriers, ou les propriétés rurales destinées à faciliter l'approvisionnement du chantier (briqueteries, carrières, bois, moulins, exploitations foncières). Il servait peu à financer les travaux : la commune contribuait pour une large part aux dépenses. À partir de 1270, une réforme financière radicale impose un tribut en cire (comme dans la ville de Pistoia) comme principale source de revenus : les habitants de la cité et les communautés du « contado » devaient verser annuellement à « l'Opera » une quantité de cire proportionnelle à leur cote fiscale, que l'institution se chargeait de commercialiser pour couvrir ses besoins financiers. Par an, plusieurs milliers de livres de cire étaient ainsi négociées. Les sommes recueillies, loin d'être aussi importantes que celles maniées par d'autres institutions citadines (la « Biccherna », l'hôpital Santa Maria della Scala notamment) étaient comparables aux recettes d'autres chantiers péninsulaires (Milan, Gênes, Venise). Avec beaucoup de finesse, les auteurs étudient les fluctuations de ce marché. Après la Peste noire, l'effondrement du cours de la cire et l'augmentation des salaires entraînèrent la crise de ce mode de financement alors que les travaux connaissaient un net ralentissement (sans pour autant que les deux phénomènes soient corrélés).

Les séries comptables annuelles – continues à partir des années 1339-1340 – offrent aussi la possibilité de connaître avec précision les dépenses du chantier de la cathédrale ou du baptistère et l'ouverture de chantiers plus modestes, à la fin du siècle. A.G. et S.M. soulignent ainsi, à l'aide de statistiques, la part importante des dépenses d'approvisionnement (notamment pour le transport), bien supérieure à celle de la main-d'œuvre. Ils détaillent la variété des matériaux utilisés (pierre, bois), provenant essentiellement de « l'espace siennois », le rôle de la brique – fondamental à Sienne et étroitement surveillé par la cité –, l'importance du réemploi et la présence de quelques fournisseurs attitrés dont l'activité prospéra à l'ombre de la cathédrale. Les comptes révèlent aussi les caractéristiques de la main-d'œuvre : l'évolution des formes de rémunération des ouvriers, le rôle des maîtres (entre une dizaine et une quarantaine, parfois autour d'artistes prestigieux comme Giovanni Pisano ou Duccio Boninsegna) qui eurent non seulement, entre la fin du XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, la responsabilité du chantier, mais aussi la charge de réaliser dans les carrières les pièces nécessaires à l'Œuvre (tâche confiée principalement à des maîtres lombards au Trecento). Il s'agit donc d'une étude de grande ampleur, fondamentale non seulement pour la compréhension de la principale église siennoise, mais aussi pour celle du monde de la construction dans la Sienne médiévale et plus largement des chantiers urbains.

Didier BOISSEUIL